

Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 37

Septembre 2012

10^e assemblée générale à Namur et historique de l'Église Saint-Paul

L'assemblée générale

La Société d'histoire a tenu cette année sa dixième assemblée générale annuelle dans l'église protestante de Namur dans l'Outaouais. Elle réunissait une douzaine de personnes dont certaines étaient venues de loin. Le président a rappelé nos diverses réalisations en cours d'année

Notre société a pu mettre en place, grâce aux ressources des membres du Bureau, à Howard Ransom pour la pose, et à la collaboration des autorités locales, sept plaques commémoratives à Douglass Corner, Saint-Blaise, Marieville et Roxton Pond. Leur inauguration a été une réussite comme en a témoigné notre dernier Bulletin. Côté patrimoine toujours, des membres du Bureau ont participé à une réunion qui regroupait les intervenants du milieu dans une première étape pour examiner la possibilité de sauver le Musée Feller et d'en financer la réorganisation. La chose n'est pas simple, mais notre Société mettra en place à l'automne un comité spécial pour s'en occuper.

Plusieurs membres du Bureau ont

assisté aux célébrations du 160^e anniversaire de l'église de Marieville dont on trouvera un compte rendu plus loin. Notre société y était particulièrement en évidence puisqu'elle pu produire grâce à notre président un Historique de l'église baptiste de Marieville (1848-

maintiennent la tradition quand elles le peuvent.

Richard a pris la peine d'aller consulter pendant deux jours les archives baptistes à Hamilton et photographier un bon nombre de documents dont certains seront mis en ligne ou paraîtront dans le Bulletin. Les documents qui s'y trouvent ne sont pas consultés sur place par les anglophones non concernés et les francophones habitent trop loin pour s'y rendre facilement. De plus, il semble très difficile d'envisager un transfert quelconque à un endroit plus accessible pour nous. Il ne reste donc que la numérisation ou le microfilmage. C'est le cas pour certaines années de *L'Aurore*. Espérons que les Archives prendront l'initiative de rendre d'autres documents ainsi disponibles.

Autres parutions :

Notre président indique encore qu'il a collaboré ainsi que Jean-Louis à un ouvrage collectif sous la direction de Jazon Zuidema (dont notre numéro 35 a donné un compte rendu). L'œuvre est de niveau universitaire et est hors de prix, mais elle donne accès en anglais aux recherches qui se sont faites sur les franco-protestants et elle sera largement diffusée. Peut-



Les membres présents à l'assemblée générale de Namur le 8 septembre 2012

2012), son troisième cahier, qu'elle a pu vendre sur place

Côté généalogie enfin, Richard Loughheed a atteint les 11 000 franco-protestants ou associés, un apport précieux pour la connaissance du passé. Il s'en dégage que ce sont le plus souvent des familles entières qui se rattachent au protestantisme au départ puis

être pourrait-on envisager un équivalent français? Enfin, paraîtra sans doute cet automne la deuxième édition tant attendue de l'ouvrage de Richard sur Chiniquy. La Société mennonite traduit certains de ses articles en français sur les mennonites et les frères mennonites. Le décès prématuré d'Eric Wingender a amené Richard à enseigner l'histoire à l'ETEM mais aussi à prévoir pour notre Société la nécessité d'écrire des nécrologies.

Le président a remercié ensuite tous les membres du bureau de direction pour leur contribution ainsi que les collaborateurs qui nous ont permis encore cette année d'atteindre nos objectifs.

Le secrétaire continue de s'occuper de la rédaction de notre Bulletin et verra même à partir du présent numéro à sa mise en page. Robert Castonguay, longtemps empêché par la maladie, met présentement au point notre site Web qui en sortira considérable enrichi et simplifié, toutes les rubriques se retrouvant sous quatre chefs : notre Société, Histoire, Patrimoine, Généalogie. Des biographies nombreuses s'y ajoutent, parfois très détaillée comme nous le signalons plus loin. C'est souvent les demandes qui nous parviennent via notre site qui mènent des échanges originaux et à l'obtention de documents d'archives intéressants.

Le secrétaire évoque les démarches entreprises auprès de la Bibliothèque nationale du Québec au sujet de la numérisation de *L'Aurore*, la collaboration d'un étudiant en histoire à l'Université Laval qui permettra de tenir à Québec une journée sur l'histoire franco-protestante et Luc Mercier entreprendra petit à petit au cours de l'année la quête de témoignages de membres de diverses communautés comme Marieville ou Roxton Pond. Et comme nous l'avons déjà évoqué, nous examinerons les possibilités de financement de la réactivation du Musée Feller.

Luc Mercier nous présente ensuite les Recettes et déboursés pour l'année 2011-2012, les inscriptions, dons et ventes de livres assurant les rentrées, le loyer à l'ETEM, les frais d'impression et d'envoi du Bulletin dans sa version papier constituant les principales dépenses, avec exceptionnellement

cette année la fabrication des plaques (qui sera en grande partie sinon en totalité remboursée au cours des mois qui viennent) et les logiciels nécessaires à notre fonctionnement. Le tout est officiellement accepté.

Dans les prévisions pour l'an prochain, il nous faut compter des dépenses particulières pour la journée de Québec et pour l'amélioration de notre site. Cependant, l'assemblée vote que, pour les adhésions nouvelles ou les renouvellements, compte tenu de l'importance des coûts de l'impression des 25 exemplaires papier du Bulletin, ceux qui voudront continuer de le recevoir sous ce format verront leur adhésion passer de 15 à 25\$, l'adhésion des autres demeurant inchangée à 15\$ annuellement.

La journée se poursuit par un examen du passé de l'église de Namur et une visite des lieux. Après le dîner, Jean-Louis Lalonde présente dans l'église un historique illustré de la paroisse Saint-Paul, devant le maire, plusieurs conseillers de même que des gens de la ville. On en trouvera l'essentiel ci-après.

À ce survol s'enchaînait le témoignage de Barbara LeBeau qui nous a parlé de son grand-père, Jean-Henri



Madame Barbara LeBeau

Dubois, pasteur à Namur, comme le monte l'historique, et de son épouse. Nous avons pu grâce à des images familiales uniques nous rendre un peu compte de ce que pouvait être la vie aux abords de l'église et du presbytère il y a cent ans, Notre hôte a aussi évoqué des éléments généalogiques et montré

divers documents familiaux. Nous en sommes très heureux. Nous devrions pouvoir lire bientôt une biographie complète de ce pasteur et de son épouse qu'elle devrait rédiger dans les mois qui viennent.

Comme il était alors trop tard pour nous rendre au manoir de Montebello, nous avons examiné malgré le temps maussade les nombreuses pierres tombales du cimetière qui évoquaient les noms des familles clés de l'endroit, les Favier, Leggett, Lemasurier, Scantlain, Currie, et tant d'autres, et même ceux des pasteurs Côté, Gouin, LeBel et LeMay.

Un survol historique de l'Église de Namur (1876-2012)

Des catholiques venus de Namur en Belgique en 1871 ont donné son nom au village. Des Français les ont imités en 1873 et en 1876, l'année même où trois familles canadiennes-françaises récemment converties par Chiniquy s'y sont établies. Elles étaient accompagnées par l'étudiant presbytérien Georges-Clément Mousseau qui voulait profiter de cette arrivée de protestants pour créer un noyau missionnaire. Son action fut tellement efficace que, dès l'année suivante, on comptait parmi les Français, les Québécois et les Britanniques 31 familles et plusieurs individus qui avaient adhéré au protestantisme. Grâce à des dons, ils purent y construire en 1877 une église-école-presbytère qui servira pour les prochaines années. Dès le début, instruire les enfants fait partie de la stratégie missionnaire et nous retracerons l'histoire de l'école en même que celle de l'église. Grâce à la famille Godin déjà convertie, un deuxième point de mission se mit en place à Grand-Lac (Lac-Simon, aujourd'hui Chénéville). En 1879, la mission de Namur était officiellement constituée et au départ du pasteur Vessot pour revoir sa famille en France en 1880, ce sont les 42 familles de sa communauté qui lui souhaitaient bon voyage.

Après plus de dix ans de vie primitive, le village s'organisait enfin (épicerie, bureau de poste, scierie). Peu après, alors que jusqu'à maintenant les pasteurs n'étaient demeurés à la tête de la mission que deux ans en moyenne, arrive enfin Joseph-Émery Côté qui y restera de 1889 à 1903. C'est en 1889 que se crée la paroisse catholique de



Source : Diane Dorion, Namur

Vers 1925, l'église (1899), le presbytère (v 1908) avec la rallonge du pensionnat (1921) et, au fond, la deuxième école séparée (1924)

Saint-Émile-de-Suffolk à six kilomètres plus au nord laissant le champ libre à la seule église protestante à Namur. En 1892, la paroisse presbytérienne prend officiellement le nom de Saint-Paul. Elle compte alors encore une quarantaine de familles comme au début. On devine qu'il y a de forts mouvements de population que nous ne pouvons encore expliquer. Ainsi on note que le nombre de membres passe de 42 en 1902 à 75 en 1903, pour redescendre ensuite. C'est sous le pasteur Côté qu'on construit une école à part entière en 1896, que fréquentent de nombreux catholiques. En 1899, on érige l'église qui existe encore de nos jours avec sa baie circulaire à l'avant, ses fenêtres rectangulaires sur les côtés et son modeste clocher, le tout rappelant les petites églises des Cantons-de-l'Est. L'ancienne maison ne sert plus alors que de presbytère.

Lui succède le pasteur Jean Rey, Français d'origine comme bon nombre des membres de sa communauté. Elle est faite de 67 familles en 1909, mais 11 d'entre elles déménagent l'année suivante. Depuis les débuts presque, il existe des services en anglais à intervalles réguliers. En 1905, survient au Québec un changement majeur dans le domaine de l'éducation. Les municipalités ont le droit de prendre en charge les dépenses rattachées aux écoles locales de sorte qu'elles deviennent « gratuites » et bon nombre de catholiques la fréquentent dorénavant. Elle dépendra

d'une commission scolaire protestante et donc anglaise compte tenu du partage des écoles selon la religion, les francophones se voyant contraints d'étudier en anglais parce que non catholiques.

Jean-Henri DuBois prend sa place en 1910 pour trois ans et demi puis c'est le pasteur C.-R. Lapointe, pour quatre ans. La communauté oscille encore autour des 40 familles. Il faut se rappeler cependant qu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, le Québec devient majoritairement urbain et qu'il connaît alors une deuxième industrialisation importante, accentuant le mouvement vers les villes, modestes ou importantes. C'est cependant l'attitude de l'Église presbytérienne à l'égard des petites communautés qui change. On perd la volonté d'évangélisation au profit de la rentabilité ecclésiale : il est plus « payant » d'investir dans le reste du Canada qu'au Québec que domine le clergé catholique.

C'est aussi en 1914, au temps du pasteur Lapointe, que Namur met crée un « pensionnat ». Mme Elisabeth Lemasurier accueille chez elle une quinzaine d'enfants qui habitent trop loin pour venir à l'école à pied et elle leur permet ainsi de fréquenter quand même la classe au village. On gardera la formule pour les quarante prochaines années. Peu après, ce sera le presbytère qui servira de maison d'accueil. En 1921, on construira une rallonge pour que les enfants soient mieux logés

et c'est la femme du pasteur qui servira d'intendante. En bonne mère de famille, elle doit s'occuper de la cuisine, du ménage, du lavage, etc. Les enfants font leur part en transportant l'eau, accomplissant certaines corvées, cultivant un immense jardin, pour réduire les frais généraux que leur contribution financière minime n'arrive pas à rencontrer. En 1924, la formule a eu tellement de succès que c'est de 52 élèves dont soit s'occuper l'unique maîtresse. On décide de construire une nouvelle école et ce sont deux



Le pasteur LeBel à Namur (1918-1944)

Source : 100^e anniversaire de Namur, p. 17.

institutrices qui s'en occuperont dès l'automne.

En septembre 1918, Pierre-Louis LeBel devient le pasteur de Saint-Paul pour 26 ans, jusqu'en 1944. Namur demeure le centre et rayonne vers Grand-Lac (Chénéville), Lac-des-Sables (Lac-des-Plages aujourd'hui) et Ponsonby (Boileau). C'est en 1920 qu'on posera les simples vitraux colorés de l'église. La mobilité de la population est déconcertante ; des 70 familles de la paroisse en 1919, il n'en reste plus que 33 l'année suivante. L'ajout de quelques-unes se faisant par la suite. Sur quarante ans, la charge pastorale tourne autour de 200 personnes aussi bien en 1881 qu'en 1924 après avoir doublé en 1905. Le pasteur LeBel assurera la transition de l'Église presbytérienne à l'Église unie en 1925, mais on ne gardera plus dans la nouvelle Église que Namur et Ponsonby.

Le pasteur suivant, Abraham Guoin, est un missionnaire laïc qui

sera exceptionnellement consacré pour s'occuper de Namur de 1944 à 1953. La communauté est active et a retrouvé 75 familles soit quelque 350 personnes. L'école du dimanche forme de



La salle paroissiale et l'église en 1955

nombreux catéchumènes. On construit une salle paroissiale en 1947 pour les besoins des diverses activités. C'est au cours de son pastorat que se produisent des changements scolaires majeurs. En 1946, on agrandit l'école, en 1952, on trouve plus économique d'avoir recours au transport scolaire pour rapprocher les enfants éloignés, la formule du pensionnat de semaine perdant du coup son utilité. On le fermera en 1954.

Avec le pasteur Hervé Finès qui arrive à Namur en 1953, les perspectives évangélistes vont être différentes. Très tôt, il veut développer des points de mission anciens ou en faire naître de nouveaux.

Il va donc rejoindre Duhamel, Lacs-des-Plages, Brookdale, Rouge-Valley, Saint-Jovite/Morisson et même créer plus au nord la communauté Saint-Luc du Lac Napoléon où il installera un camp d'été, qui sera actif pour les vingt prochaines années. Malgré ses efforts, Saint-Paul de Namur fluctue à peine autour de 100 familles et connaît son maximum d'adhérents entre 1956 et 1959 avec 500 personnes. On organise de multiples activités pour les jeunes, on fait annuellement une fête liée aux écoles du dimanche à chaque point de mission, on invite les paroisses à se visiter entre elles, le groupe des femmes est actif. Il existe cinq ou six écoles de jour entre 1948 et 1962, même si les groupes ne sont pas nombreux

et les classes sûrement multiples. Il aurait sans doute fallu que l'Église unie amplifie le mouvement en fournissant une aide au pasteur, ce ne sera pas le cas et cette tentative d'évangélisation plus large s'étiolera avec le temps.

C'est le pasteur Deschamps qui prend la relève pour quelques années avant que Benoit LeMay, longtemps missionnaire laïc (1960-1966) prenne la relève en 1967, dernier long pastorat de Namur. La communauté se maintient autour de 300 personnes et de 130 ménages pendant ces années-là. Une trentaine d'enfants fréquentent l'école du dimanche. Les choses semblent donc être en bonne

voie.

Même après la Révolution tranquille, les francophones de Namur continuent d'aller à l'école anglaise et la communauté en construit une nouvelle selon des normes modernes en 1967. C'est au début des années 1970 qu'on rénove l'intérieur de l'église, y ajoutant du tapis et des bancs, lui donnant l'apparence qu'elle a encore aujourd'hui. En 1972, on a démoli l'ancien presbytère et construit le nouveau un peu plus loin. Il périt dans un incendie à peine quatre ans plus tard et on aura recours à une maison mobile installée à côté de



l'église pour le remplacer. Le bâtiment inoccupé a été racheté en 2005 par la municipalité qui en a fait des bureaux au rez-de-chaussée et une salle pour les jeunes au sous-sol.

En 1970, on a fêté les cent ans du village qui se situe en fait en 1971. Pour ce qui est de l'église, on ne sait s'il y a eu commémoration soit en 1976 ou en 1979. Au retour du pasteur Deschamps en 1981, le groupe des dames a continué à jouer un rôle dans la cueillette de fonds et un deuxième groupe s'est formé pour prier, discuter, s'informer. À partir de 1981 justement, les finances inquiètent, les activités sont le fait d'un petit groupe, signe que la paroisse s'étiolait et commence son déclin. Elle demeure pourtant active

sous le pasteur Doyon (1983-1986). À la même époque, l'église Saint-Paul de Namur est la seule paroisse francophone à ne pas se joindre au Consistoire Laurentien qui les regroupe toutes en 1985 pour des raisons mal élucidées; il semble qu'elle ait préféré rester dans un consistoire anglophone même si elle envoie quelqu'un assister aux séances du consistoire pour se tenir informée. Sous le pasteur McAlister, la communauté est faite d'une centaine de ménages, mais 46 seulement la soutiennent financièrement en 1988, il est évident que l'intérêt pour l'œuvre faiblit. De plus, entre les années 1989 et 1992, un groupe de membres s'oppose carrément à l'acceptation de pasteurs homosexuels et à un langage inclusif, le pasteur Bowen (le dernier en titre) devant rappeler que « tous sont précieux aux yeux de Dieu ».

Dans cette période, la communauté compte encore 275 personnes, mais elle en perd 45 par décès en quatre ans. À partir de 1992, ce sont des étudiants qui s'occupent de fournir les services particulièrement le dimanche, l'animateur y consacrant 30 puis 10 heures/semaine. En 1998, le pasteur Dubé indique bien le choix devant lequel se trouve la communauté, se laisser aller et disparaître ou au contraire réagir et revivre. Le dernier pasteur qui vient célébrer les cultes le dimanche est le pasteur d'Ottawa, Jack Hobbs (1999-2001).

Depuis l'an 2000, on n'a plus de statistiques pour Saint-Paul. Il n'y a plus que des cultes occasionnels à Noël et à Pâques. Certains pasteurs viennent célébrer les mariages, baptêmes et sépultures quand on leur demande.

On peut analyser de différentes façons l'évolution de la communauté de Namur. Il nous semble que la volonté d'évangélisation du milieu qui avait fait l'avait fait naître s'est perdue avec les années et particulièrement avec l'intégration dans l'Église unie. La tradition familiale protestante s'est maintenue au fil des ans, plus en consommation de service qu'en transmission du flambeau. La venue du pasteur Finès a ranimé la flamme, qui s'est ensuite progressivement éteinte au fil des migrations, des difficultés et des décès. Triste fin pour un village où il n'y avait même pas d'église catholique ni de croix du

Théophile Amyrauld (deuxième partie)

De maître d'école catholique à bâtonnier anglican, en passant par notaire baptiste évangélique

Catherine Hinault

Son évolution confessionnelle liée à son ascension professionnelle?

Après une analyse des raisons mises en avant par Théophile Amyrauld pour quitter le catholicisme et se convertir au protestantisme évangélique, il nous paraît à présent éclairant d'étoffer son portrait en articulant son évolution confessionnelle et son ascension professionnelle, non plus en amont mais en aval de son ouvrage, tout en accordant plus de place à quelques éléments biographiques révélateurs. Lorsqu'il épouse Philomène Goyette en juin 1859, à Saint-Constant, Amyrauld a dix-huit ans : « la dispense de trois bans de mariage a été accordée par sa Grandeur Monseigneur Ignace Bourget, et une permission spéciale de Léonard (sic) Amirault, mère [mot barré] de l'époux, et Jean-Baptiste Poirier,¹ époux de la dite Léonard Amirault ». Son épouse, mineure elle aussi, est fille de cultivateur. Tous deux sont catholiques.

Un instituteur de condition modeste

Le jeune homme, alors en charge de l'école modèle de la paroisse, y occupe son premier poste,² ce qui laisse penser qu'il est de condition modeste. En effet, étant données ses ambitions ultérieures, un passage par les collèges classiques aurait dû lui permettre une ascension sociale nettement plus linéaire. Pour mémoire, le curé de Saint-Constant, avant d'être lui-même « déplacé » par son évêque pour une affaire de mœurs, aurait remué ciel et terre pour salir la réputation du jeune homme. Le poste de directeur de l'école modèle de Saint-Valérien occupé l'année suivante par Amyrauld ne le prédisposa guère plus en faveur du curé de l'endroit. Il est difficile de ne pas tenir compte des fréquentes luttes de pouvoir entre curé et

instituteur dans sa décision de quitter l'enseignement alors qu'il était « directeur d'une maison d'éducation » mais l'hypothèse n'est pas exclue qu'il ait également souhaité, à l'instar de bien des instituteurs de l'époque, échapper à une profession devenue peu valorisante, depuis le désengagement de l'État dans



la rémunération des maîtres et la baisse notable de leurs émoluments, doublés par l'affirmation croissante de l'Église dans le champ de l'éducation. Selon Andrée Dufour, ce sont à l'époque les causes principales du « fréquent manque d'intérêt des hommes instruits pour l'enseignement primaire [...], à l'origine de la féminisation du métier ».³

Étude du droit à Montréal et indifférence religieuse

L'ex-maître d'école laisse percer ses ambitions professionnelles dans le récit de sa conversion au baptisme, lorsqu'il mentionne les heures passées à étudier le droit, une fois achevée sa journée d'en-

seignant, afin de se préparer à suivre des études de notariat à Montréal. À le lire, seule l'âme alors la perspective de progresser au plan professionnel. Le protestantisme évangélique ne se serait imposé à lui qu'à l'issue d'un long cheminement, dans lequel compta pour beaucoup le travail brutal de déconstruction idéologique opéré au cours de sa fréquentation de l'Institut Canadien, dont il devient membre peu de temps après son arrivée à Montréal.⁴ Il dut y croiser Wilfrid Laurier, qui le fréquentait depuis quatre ans et en devint vice-président en 1865⁵. L'Institut Canadien, où s'agitaient les idées les plus avancées de l'époque, était le lieu de rassemblement de la jeune élite intellectuelle de Montréal, qui y trouvait une bibliothèque peu soucieuse de l'Index. Son influence commençait à se faire sentir sur tous les plans de la vie canadienne-française, politique, sociale et religieuse. Peu préparé à la fréquentation d'idées libérales radicales mâtinées d'un anticléricalisme souvent virulent, le jeune homme glisse peu à peu dans l'indifférence religieuse, à la suite d'une période de « stress acculturatif » qui le laisse peu ou prou dépourvu de repères spirituels.⁶

Notaire à Granby

Vers 1861, il est diplômé en droit du collège Sainte-Marie,⁷ puis clerc de notaire, son admission à la Chambre des notaires de Montréal datant du 15 février 1864.⁸ Ce n'est qu'une fois installé dans sa première étude, à Granby, qu'il rencontre – pour la première fois, écrit-il – la population anglaise et protestante, et que « les préjugés tombent ».⁹ Il a alors vingt-trois ans. Son choix de s'établir à Granby ne doit sans doute rien au hasard. Connue pour son dynamisme économique, la « perle des Cantons de l'Est » présentait l'avantage de ne pas y être enclavée.

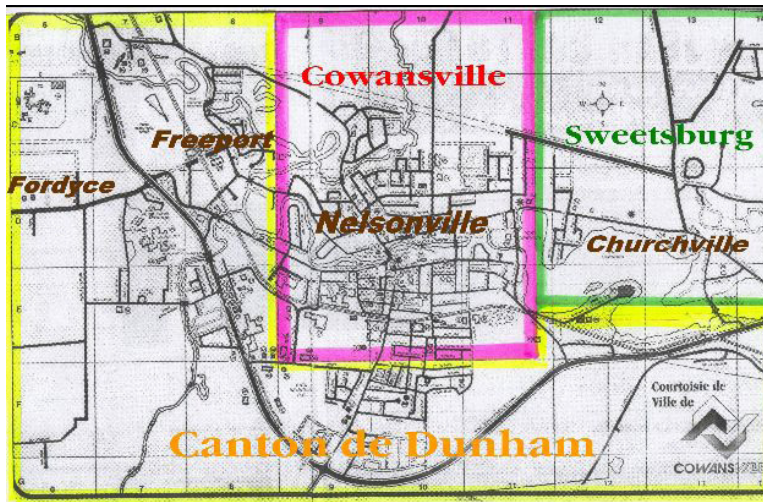
Quant à son atmosphère bi-culturelle,¹⁰ qu'on imagine encore empreinte de l'esprit pionnier de la région et partant moins enfoncée dans les convenances et plus propice à l'exercice de la liberté de pensée et de mouvement, elle ne pouvait qu'attirer un jeune homme dont les quatre dernières années venaient de s'écouler à Montréal.

Emplois d'Amyrauld après sa conversion en 1866

S'ensuit sa conversion officielle au baptême en 1866, la perte d'une partie de sa pratique et son entrée quasi immédiate dans la franc-maçonnerie – outre sa conversion, ces deux dernières occurrences ne sont peut-être pas étrangères l'une à l'autre. Son entrée dans la magistrature est difficile à dater avec précision mais son inscription comme notaire dans le district de Bedford cesse en 1878.¹¹ Deux ans auparavant, nous le trouvons à la direction de la brigade des incendies de Granby, mise sur pied la même année.¹² Par la suite, il figurera dans les recensements comme avocat. En 1892, il est major dans le corps permanent de la milice active, à Granby,¹³ autrement dit « officier de milice haut gradé » et l'un des rares francophones à occuper ce « rôle majeur ». ¹⁴ Cette année 1892 est également celle de son élection à la fonction de bâtonnier du district de Bedford, poste qu'il occupera à nouveau de 1902 à 1903. Depuis la création du district, en 1886,¹⁵ il n'est que le second francophone à avoir occupé cette position de confiance au sein de la magistrature, fonction également riche symboliquement au plan interculturel puisqu'il s'agissait pour lui d'arbitrer des conflits au sein d'une profession bi-culturelle.

Relations professionnelles et choix religieux

Ainsi, sans avoir aucun antécédent dans la profession, à la différence de son prédécesseur canadien-français à cette fonction, Ernest Racicot (qui l'occupe de 1889 à 1891), pour sa part fils de notaire, Amyrauld dut certainement, pour y parvenir, se constituer un solide réseau de relations professionnelles. On pense



à son ralliement aux franc-maçons de Granby mais son itinéraire professionnel – et peut-être, confessionnel, comme on va le voir – dut aussi certainement croiser celui de Henry Thomas Dufy,¹⁶ son cadet de dix ans, fils de fermier né dans le canton de Durham, avec lequel il partagea l'honneur d'occuper la fonction de bâtonnier du barreau du district de Bedford à deux reprises (Dufy occupa la fonction de 1893 à 1894 et de 1900 à 1902). Dufy avait été procureur de la couronne pour le district de Bedford et avocat de la Banque d'Ottawa à Granby. Nous retrouvons les deux hommes résidant à Sweetsburg, à vingt-cinq kilomètres au sud de Granby, où se tenait alors la cour supérieure de justice des comtés de Missisquoi, Brome et Shefford ; Amyrauld y réside à partir de 1897 au moins¹⁷ et ce jusqu'en 1903, année de son décès.

Adhésion à l'anglicanisme (vers 1885)

Dufy, maire de Sweetsburg, y était aussi syndic de l'église anglicane¹⁸, qu'Amyrauld finit par rejoindre, ce qui ne laisse pas d'étonner après un parcours confessionnel aussi tranché que le sien. Il semble même avoir rejoint l'anglicanisme avant de s'installer à Sweetsburg, où certes l'Église baptiste n'était pas représentée mais où figuraient les méthodistes et les congrégationalistes.¹⁹ En rechignant un peu, les méthodistes de Roxton Pond, à l'issue de la fermeture de leur église, avaient bien rejoint l'Église baptiste du village, en conformité avec certaine lecture générique du protestantisme évangélique. Or, dès 1885, Théophile Amyrauld fait baptiser un fils de quatorze ans dans l'Église

anglicane de Nelsonville,²⁰ ancien toponyme de Cowansville, dont dépend aujourd'hui Sweetsburg, après l'avoir enregistré à l'Église baptiste de Granby le 14 juillet 1872 en présence du pasteur Léon Normandeau, ex-prêtre. Se pourrait-il qu'il ait résidé à Sweetsburg avec sa famille dès 1885, alors qu'il est major de la milice à Granby en 1892 ? Quoi qu'il en soit, ce choix de l'anglicanisme est confirmé dans le recensement

nominatif de 1901 où le couple Amyrauld et ce même fils, Théophile Oscar,²¹ sont enregistrés comme anglicans et enfin, lors de l'enregistrement du décès de Théophile Amyrauld dans l'Église anglicane de Nelsonville, en 1903, à l'âge de 63 ans. Il était alors, selon les termes du registre, « King's Counsel of Sweetsburg, Province of Quebec », ²² et enregistré deux ans plus tôt sous la simple mention d'avocat dans le recensement nominatif.

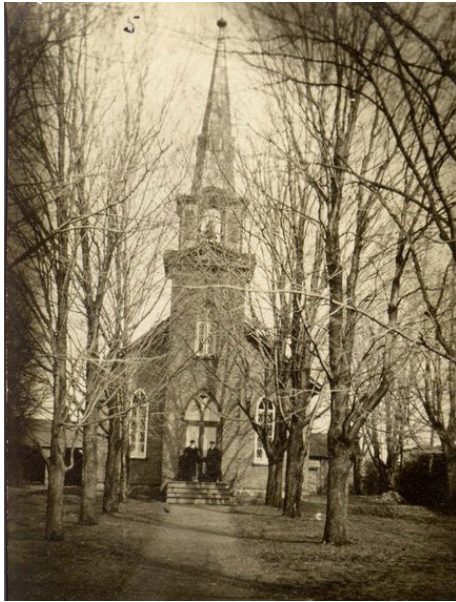
Raison de son abandon du baptême au profit de l'anglicanisme

Son abandon du baptême évangélique au profit de l'anglicanisme, avéré alors qu'il est âgé de quarante-cinq ans, doit-il se lire comme le simple reflet de l'offre dénominationnelle disponible dans son nouvel environnement, ou bien plutôt comme le corrélat spirituel de son ascension sociale au sein de la bourgeoisie anglophone ? Faut-il interpréter ce glissement significatif vers l'anglicanisme comme la reddition du jeune rebelle Amyrauld et le compromis stratégique d'un homme dans la fleur de l'âge, ou bien y voir l'évolution confessionnelle attendue d'un individu ayant acquis une incontestable « surface » sociale, dans une culture protestante où s'inscrivent alors clairement les correspondances entre dénomination et stratification ? À lire Will Herberg, citant Liston Pope, cette dernière hypothèse serait la bonne :

Personal denominations in their total outreach touch nearly all sections of the population. But each denomination tends to be associated with a particular social status. [...] Individual Protestant churches tend

to be "class churches," with members drawn principally from one class group.²³

En l'espèce, l'option tardive de l'anglicanisme chez T. Amyrauld est conforme à la distribution dénominative



L'église anglicane Trinity de Cowansville en 1914

tionnelle de bas en haut de l'échelle sociale, les baptistes, majoritairement ruraux, occupant le bas de l'échelle et les anglicans -épiscopaliens chez Herberg-occupant les rangs moyens à élevés, coiffés au sommet par les presbytériens et les congrégationalistes.²⁴ En écho à cette réflexion de Vance Packard dans *The Status Seekers*, pour qui « un homme d'affaires ambitieux [pouvait] se trouver amené à changer plusieurs fois de voiture, d'épouse et de religion »,²⁵ l'avocat Théophile Amyrauld délaissa en famille le baptême évangélique au profit d'un anglicanisme (que l'on peut imaginer *Low Church*) moins dissonant socialement avec son nouveau statut, tout en gardant à son service un domestique de confession méthodiste.²⁶

Enfin, sans pour autant verser dans une historiographie négative, l'ascension socio-confessionnelle de Théophile Amyrauld peut également être lue dans un contexte politique plus large qui fait la part belle au mode britannique de colonisation, reposant sur l'*Indirect Rule*. En effet, un peu à l'instar du presbytérianisme à Montréal, l'anglicanisme est la confession du colonisateur britannique dans la région. En tant que Canadien français impliqué à un degré de compétence élevé dans le système judiciaire de la Province, Amyrauld

apparaît donc comme l'un des nombreux rouages « autochtones » utilisés par les Britanniques dans le cadre d'une gouvernance indirecte de la colonie francophone, rouage d'autant moins grinçant que les premiers sujets de sa Majesté ne se souciaient guère qu'il entrât à ce point dans l'engrenage en optant pour la confession anglicane. Quant à son adhésion préalable au baptême évangélique, dont l'ancrage est avant tout américain et franco-suisse, le sous-texte politique dans lequel elle s'est élaborée n'est explicité par Amyrauld qu'à travers son opposition aux tendances absolutistes du pouvoir clérical, autrement dit sans quitter l'espace de son groupe d'appartenance. Si l'on tient compte des origines modestes quasi certaines de Théophile Amyrauld, et de bien d'autres Canadiens français doués et ambitieux mais dont la naissance était défavorable à de telles carrières, il est loisible de se demander si un détour par le baptême ou le méthodisme évangélique ne fut pas une manière radicale de couper court à un déterminisme social invalidant, sans pour autant y voir d'emblée une instrumentalisation du fait confessionnel afin d'intégrer la société dominante.

1. Incidemment, les patronymes Goyette et Poirier sont fort entés dans la communauté baptiste francophone de Roxton Pond. Par ailleurs, Saint-Constant connaîtra même un maire franco-protestant, élu député libéral en 1887, du nom de Goyette précisément, ce qui ouvre des perspectives intéressantes sur des phénomènes d'interculturalité ultérieurs. (*L'Aurore*, 4 août 1887, p. 1).
2. Théophile Amyrauld, *op.cit.*, p. 8.
3. Andrée Dufour, «Les institutrices rurales du Bas-Canada : incompétentes et inexpérimentées ? », dans *RHAF*, vol.51, n° 4, 1998, p. 548.
4. Théophile Amyrauld, *op.cit.*, pp. 14-16.
5. Officers of L'Institut Canadien, May to November, 1866. <http://www.gutenberg.ca/ebooks/skelton-laurier1/skelton-laurier1-00-t.txt> (Lien consulté le 12 juillet 2010.)
6. Théophile Amyrauld, *op.cit.*, p. 16 ; p. 18.
7. La formation d'excellence qu'il y reçut sous la tutelle du flamboyant juriste François-Maximilien Bibaud, fondateur de l'école, lui permettra sans nul doute d'accéder facilement, une quinzaine d'années plus tard, à la profession d'avocat. (Voir André Morel & Yvan Lamonde, « François-Maximilien Bibaud », dans DBC.)
8. Joseph-Edmond Roy, *Histoire du Notariat au Canada, de 1899 à 1902* (4 volumes), Lévis : La Revue du notariat, 1901, vol. 3, p. 232 ; p. 307.
9. Cette remarque est plutôt curieuse, venant de la part de quelqu'un dont le premier poste de maître d'école fut Saint-Constant, le village étant connu pour abriter une communauté anglophone.
10. Certes, la ville n'échappait pas à une certaine forme de dissociation spatiale, la partie haute de la ville étant majoritairement anglophone, la partie basse, majoritairement francophone.

11 Il est inscrit comme notaire dans le district judiciaire

de Bedford du 19 février 1864 au 18 avril 1878. (Fonds Drouin, Notaires A-G, microfilm # 3246)

12. Mario Gendron, Johanne Rochon, Richard Racine, *op.cit.*, p. 57.
13. Dans la liste du corps permanent de la milice active pour le Dominion du Canada sur l'année 1892, pour le seul Québec, à la rubrique «Field Artillery», et sous-rubrique «Field Batteries», les villes ou districts de Montréal, Durham, Newcastle, Ottawa, Québec, Richmond, Shefford ont pour majors et capitaines des anglophones, à l'exception d'un capitaine G. J. Garneau pour Québec et du «Major. Bt. Lt.-Col. Theophile Amyrauld» pour le F.B. d'artillerie pour Shefford, l'Almanach précisant entre parenthèses, « Granby, Que. ». Le capitaine en est un certain William Kay. (Anon., *The Canadian Almanach and Directory*, Toronto : Copp, Clark & Co, 1892, p. 60)
14. Voir la hiérarchisation sociale tripartite des fonctions publiques en milieu rural établie par Jean-René Thuot, dans « Élitisme local, institutions et fonctions publiques dans la paroisse de Saint-Roch-de-l'Achigan, de 1810 à 1840 », *op.cit.*, pp. 173-208.
15. Barreau du Québec. URL : <http://www.barreau.qc.ca/barreau/historique/sections/bedford.html> (Lien consulté le 7 août 2009.)
16. Après des études de littérature anglaise à McGill, Dufy (1852-1903) est admis au barreau de Québec en 1879, élu député libéral dans Brome en 1897 puis élu sans opposition trésorier de la province dans le cabinet Parent en 1900 jusqu'à son décès en 1903. (Gaston Deschênes, *Dictionnaire des parlementaires du Québec, 1792-1992*, Québec : Presses de l'université Laval, 1993, p. 242.)
17. Seul le recensement de 1901 nous étant accessible, il apparaît par recoupements avec d'autres documents que les parents de l'épouse de T. Amyrauld « demeura[ient] habituellement à Sweetsburg » au moment du décès du père de cette dernière, en 1897, mais que M. Goyette est inhumé à Saint-Constant, son lieu de résidence originel.
18. L'environnement ethno-religieux de Sweetsburg, petit village recensé sur six pages, est relativement mixte : en 1901, un avocat franco-catholique de trente-cinq ans, bilingue, A. Giroux, est recensé sur la même page qu'Amyrauld, où figure également T. Bérard, cordonnier franco-catholique de trente-sept ans, marié à une épouse canadienne-française méthodiste. (*Recensement 1901, Sweetsburg, Missisquoi*, n° 170, p. 2)
19. Anon, *Compilation des missions et dessertes protestantes des Cantons de l'Est*, s.l. : Société de généalogie des Cantons de l'Est Inc., 2002, p. 4. Le document donne l'information pour Cowansville, dont Sweetsburg est aujourd'hui un vieux quartier.
20. En conformité avec le credo baptiste, il s'agit d'un premier baptême, l'enfant, né le 6 novembre 1871, ayant simplement été présenté dans l'Église baptiste de Granby le 14 juillet 1872, sous le prénom d'Oscar Théophile Goyette. On notera une inversion dans l'ordre des prénoms lorsque Theophilus Goyette Oscar Amyrauld est baptisé par le recteur anglican H. Darley Bridge le 26 avril 1885, en présence de ses parents. (Registre des naissances, mariages et décès de l'Église anglicane de Nelsonville, folio 6, greffe de Sweetsburg, Québec).
21. Il exerce vraisemblablement la profession de médecin, mais le document est quasi illisible à cet endroit.
22. *Registre des naissances, mariages et décès de l'Église anglicane de Nelsonville*, folio 2.
23. Will Herberg, *Protestant, Catholic, Jew. An Essay in American Religious Sociology*, New York : Anchor Books, (1955) 1960, pp. 212-213.
24. *Ibid.*
25. Daniel Thomières, «Deux cents dénominations, une secte et trois petits cochons. De la religion en Amérique», dans *Les Langues modernes*, n° 3-4, 1988, p. 51.
26. Hatch (illisible) Maynard, 18 ans, d'origine hollandaise mais né au Québec, de confession méthodiste, est enregistré comme domestique. (*Recensement 1901, Sweetsburg, Missisquoi*, n° 170, p. 2.)

Sébastien Fath
et Jean-Paul Willaime (dir.)

La nouvelle France protestante

Essor et recomposition au XXI^e siècle



**FATH, Sébastien et
Jean-Paul WILLAIME
(dir.)**

***La nouvelle France protestante :
essor et recomposition au
XXI^e siècle, Genève,
Labor et Fides, 2011, 483 p.***

Le livre de Fath et Willaime présente non pas la Nouvelle-France mais la France protestante telle qu'elle est constituée aujourd'hui dans les premières années du XXI^e siècle. Cette étude de 483 pages sous la direction de deux des plus grands sociologues français des religions est un bijou que devraient lire tous les leaders d'ici même si elle ne mentionne jamais le Québec, sauf pour une entrée dans la bibliographie de 30 pages où on se réfère souvent à la Suisse, à la Belgique et à la plupart des pays de la francophonie. L'œuvre est d'une telle richesse qu'elle mérite qu'on s'y arrête longuement.

Ce livre est une étude extrêmement fouillée sur les protestants en France quelle que soit leur appartenance confessionnelle. Sociologues, historiens, ethnologues, géographes, spécialistes de la théologie pratique,

professeurs de sciences religieuses et de sciences politiques de mouvance protestante ou non cernent de façon exhaustive ce monde minoritaire en plein changement. Ils ont étayé leurs propos par des enquêtes détaillées auprès des protestants de toutes sortes, ont établi des statistiques significatives, analysé les approches religieuses des différents courants, le tout dans la plus stricte objectivité. On peut qualifier cette étude de véritable instrument de travail, outil pour une réflexion féconde sur les tendances présentes de ces confessions. Comme on aurait aimé qu'une telle analyse s'étende aussi au Québec! En attendant qu'elle soit faite, nous ne pouvons qu'admirer leur approche méthodologique et tenter pour nous-mêmes quelques comparaisons.

Évidemment l'étude des dernières décennies fait davantage appel à la sociologie qu'à l'histoire dans ce sens que nous ne disposons pas d'assez de recul dans le temps pour mieux les juger. Mais la plupart des intuitions des auteurs nous semblent justes. La sécularisation de la France rend les catholiques minoritaires tout autant que les protestants l'étaient. Mais au lieu d'éliminer la religion, le pluralisme laisse une place à la diversité qui a toujours caractérisé les protestants. De plus, les chercheurs constatent que c'est la venue en France d'immigrants en si grand nombre qui ont, à n'en pas douter, renforcé les ailes évangéliques et pentecôtistes/charismatiques. L'excellent chercheur baptiste Sébastien Fath montre que la recherche aurait intérêt à se pencher davantage qu'elle ne le fait actuellement sur le rôle des femmes, des immigrants et des évangéliques dans les Églises protestantes.

On calcule que les protestants représentent 2 % de la population française actuellement alors qu'ils en formaient 12 % en 1560, mais seulement déjà 2,17 % en 1851. Aujourd'hui, ces confessions sont plus jeunes grâce aux évangéliques et moins blanches que les autres. Il est difficile d'évaluer leur nombre exact selon ce que l'on compte, le fort noyau des fidèles qui assistent au culte une fois par mois ou l'ensemble des adhérents. Depuis 40

ans, les protestants français ouvrent tous les dix jours en ville une église, presque toujours évangélique, alors qu'ils doivent fermer graduellement leurs églises à la campagne. Les médias parlent moins souvent des protestants que des autres groupes religieux. Cette observation n'est pas que négative car c'est parfois parce que les protestants offrent moins d'exemples de scandales. La presse a tendance de ne pas aimer le conservatisme moral associé au protestantisme ni par contraste l'anticonformisme de certains cultes; elle préfère somme toute les vieux protestants libéraux, intellectuels et tolérants.

Des membres des diverses confessions québécoises gagneraient à examiner les résultats des études particulières de cet ouvrage. Ainsi un chercheur s'attarde à cerner la variété de l'approche (culte, mission, services) dans les Églises de tradition réformée à Paris, dont pourraient tirer parti les Église unie, presbytérienne et anglicane québécoises. Un autre s'est penché sur la diversité protestante en Alsace et les multiples différences qu'on y trouve entre Églises évangéliques et traditionnelles. Les premières sont plus innovatrices laissant de côté maintes traditions et forment un groupe plus jeune axé sur le rayonnement missionnaire hors de leur communauté, tout à fait dans la tradition évangélique. Quelques articles décrivent la variété des groupes pentecôtisants, avec les Tziganes comme les premiers en termes de membres.

Plusieurs conclusions nous apparaissent intéressantes. Parmi les évangéliques, les non-pentecôtistes coopèrent volontiers avec les pentecôtistes qui ont le vent dans les voiles. Entre évangéliques et non-évangéliques, il y a plus de coopération en France qu'au Québec grâce à la Fédération Protestante de France. Elle ne regroupait à ses débuts que les grandes églises traditionnelles non évangéliques alors qu'elle a intégré dans ses rangs récemment plusieurs groupes évangéliques. Il faut savoir cependant que le nombre de protestants non évangéliques est beaucoup plus grand en France qu'au Québec. Si les collègues de théologie évangélique

accentuent leurs différences, certaines associations évangéliques comme Le Défi Michée cherchent plutôt la coopération interconfessionnelle. Cette tendance à la coopération en France diffère fort de ce qui se fait ailleurs car dans ce pays, on accepte même qu'un évangélique soit président de la Fédération Protestante de France, c'est dire.

Un auteur étudie le cas des églises d'immigrants qui ont souvent des bâtiments situés dans des quartiers inhabituels. Ainsi, certaines ont trouvé que les zones industrielles étaient plus propices à leur implantation parce qu'elles leur permettaient d'éviter les problèmes de bruit liés aux manifestations religieuses comme ceux liés au stationnement. Autrement, dans les quartiers plus habités, elles doivent déménager souvent soit pour trouver de plus grandes salles qui épousent leur expansion soit pour éviter les plaintes des voisins qui les trouvent trop bruyantes ou envahissantes.

Sébastien Fath étudie les approches des Églises pour l'action sociale. Autrefois, elles étaient très divisées entre tendance solidarité (libérale) et tendance charité (évangélique). Actuellement, on sent beaucoup moins cette polarisation car les mouvements sociaux sont obligés de se professionnaliser et souvent l'action répond à des besoins immédiats de la communauté en particulier parmi les églises d'immigrants.

Une théologienne catholique fournit une très belle analyse de l'ecclésiologie protestante et admet que certaines de ces tendances touchent maintenant l'Église catholique. D'autres articles montrent que des protestants français ont influencé le monde anglo-saxon (par ex. Ellul, Ricœur, Bilezekian), décrivent des associations ecclésiales en France, offrent une typologie des Églises ethniques et multiethniques (dont plusieurs ne s'impliquent même pas dans la société où ils baignent), présentent des récits de conversion vu par l'ethnologie, des rapprochements oecuméniques ou de collaboration et soulignent en particulier l'influence des groupes Alpha. D'autres parlent encore des problèmes de financement, de ceux liés à la jeunesse, et bien

d'autres encore. Kirschleger aborde la présence protestante sur l'Internet de façon très stimulante et fournit une typologie des approches avec leurs possibilités et dangers inhérents. On n'a que l'embarras du choix selon ses intérêts propres.

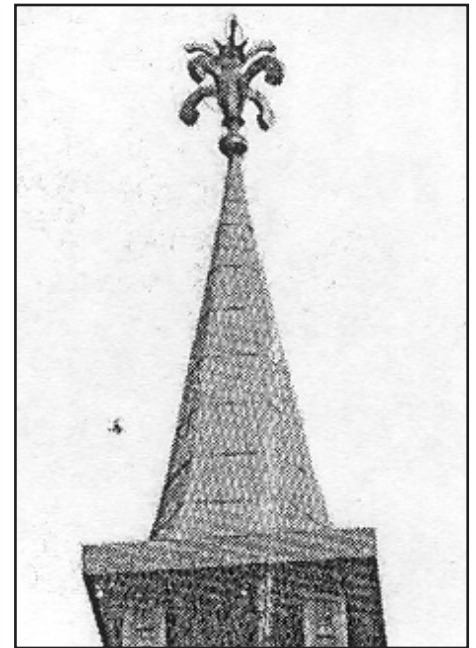
De cette si vaste étude, Jean-Paul Willaime tire quelques conclusions : la France est moins chrétienne et pratiquante qu'autrefois, mais aussi moins explicitement catholique et plus ouverte à la diversité. Le désengagement des institutions de la scène publique et la diminution de leur contrôle sur la société favorisent plutôt l'adhésion à une religion par choix et non par contrainte sociale, ce que le protestantisme a toujours prôné. Ce qu'il appelle l'ultramodernité, formule plus juste pour ce qu'on désignait autrefois par post-modernité, oblige l'individu à faire des choix religieux et sociaux plus complexes selon sa conscience. Le mot protestant est moins utilisé par les évangéliques, mais l'est davantage par les gouvernements qui y voient une classification commode (aumôniers, subventions, etc.). La tendance protestante au fractionnement se voit à présent confrontée à la nécessité de vivre ensemble malgré les clivages autour de la religiosité (miracles attendus, lecture de la Bible, pratique religieuse), de l'éthique sexuelle et familiale (avortement, homosexualité, euthanasie), et du pluralisme (annoncer une seule voie au salut ou accepter qu'il y en ait plusieurs). Selon les enquêtes, les pasteurs sont plus polarisés que les membres de leurs communautés.

Le livre présente dans une volumineuse annexe les résultats des enquêtes menées auprès des protestants de France et qui ont servi aux auteurs pour étayer ce qu'ils avancent. Heureusement que l'ouvrage a décidé d'inclure dans sa réflexion et dans les statistiques les 18 % d'évangéliques qui ne se considèrent pas comme protestants.

Ce livre est d'autant plus intéressant qu'il est dépourvu de préjugés et tend vers une présentation objective des différents courants protestants. Il mériterait d'être lu ou à tout le moins consulté par tous les leaders protes-

tants du Québec et par tous les chercheurs qui s'intéressent à ce domaine. Chacun trouverait là de solides informations qui lui permettraient de comparer notre situation québécoise à la leur. Les historiens d'ici pourraient tirer profit des approches religieuses contemporaines que l'ouvrage souligne. Presque toutes leurs réflexions, sauf en ce qui concerne les associations religieuses et le poids des Églises traditionnelles, pourraient s'appliquer aux Églises du Québec. L'absence de référence à notre Province nous invite à nous relier davantage à nos cousins français et à tenter de produire une étude un peu comparable qui mettrait en évidence les caractéristiques de notre société.

Richard Lougheed



La fleur-de-lis au clocher de Namur

Pour se distinguer des églises catholiques qui coiffaient la pointe de flèche de leurs clochers par une croix et un coq gaulois pour servir de girouette, l'église de Namur a choisi de placer sur la sienne une fleur-de-lis, haute d'un mètre, symbole français par excellence. Abimée par des vents violents dans les années 1970, elle avait finalement été jetée au dépôt. Récupérée et remise en état sous le pasteur Bowen, elle avait retrouvé sa place au dimanche de la Réformation à la fin d'octobre 1991.

Les fêtes du 160^e anniversaire de l'église de Marieville

Nous avons demandé au pasteur McLean de l'Église évangélique baptiste de Marieville de nous donner un compte rendu des premières journées de célébration. Nous les compléterons par notre propre récit de la journée commémorative du dimanche 19 août.

Les premiers jours

En introduction, j'aimerais rappeler que les célébrations du 160^e anniversaire de l'Église évangélique baptiste de Marieville ont nécessité pas moins de deux ans de préparatifs et ont exigé un budget de 9000\$.

Elles ont commencé par trois jours d'évangélisation. Les 15, 16 et 17 août, une trentaine de bénévoles sont allés de porte en porte pour effectuer



un sondage sur les valeurs religieuses de notre milieu, tout en remettant à tous le dépliant d'invitation aux célébrations des 18 et 19 août 2012. Nous avons hébergé ces bénévoles et vu à leur préparer les repas à l'église (270) ce qui représentait toute une organisation.

Samedi matin 18 août au parc Crevier à Marieville avec l'autorisation des autorités municipales, la journée débute à 9h 30 sous le chapiteau de 100 pieds sur 40 par un déjeuner de l'espoir avec Karo, vedette d'hier qui témoigne de sa délivrance de la drogue et qui chante au Seigneur sa



reconnaissance devant 162 personnes qui assistent à ce déjeuner-spectacle.

Les gens sont ensuite libres de visiter les stands prêtés par la ville où se présentent divers organismes comme Défi-jeunesse, Transport for Christ, Les Gédéons, Expo-Bible entre autres ou encore, d'assister aux divers spectacles de la journée. À 13 h, Denis Leboeuf présente ses marionnettes, puis à 14 h 30, François Bergeron offre une intéressante performance avec des dessins à la craie suivie à 16 h par le groupe musical de Pointe-aux-Trembles dont les onze musiciens et chanteurs ont enflammé les jeunes par une musique qui leur était particulièrement destinée.

À 17 h 30, 250 personnes se sont attablées pour prendre part à un souper spaghetti complété au dessert par un bon beignet, gracieuseté de Tim Horton Marieville et un jus de

fruits offert par Lasonde et fils de Rougemont.

Dès 19 heures, en cette magnifique soirée d'été, les 40 chanteurs de la chorale gospel d'Ottawa ont pris place sur l'immense estrade extérieure et ont entraîné la foule par leur chants tout autant qu'ébahi par leur performance, clôturant leur récital par l'incontournable « Oh happy day » qui leur a valu une salve d'applaudissements.

Cette magnifique journée se clôtura par la présentation en plein air du film « Courageux » sur écran géant de 12 pieds sur 8. L'œuvre qui présente des valeurs chrétiennes à vivre dans diverses péripéties de la vie en a fait « réfléchir et pleurer » plus d'un.

Cette fête et ces réjouissances, en l'honneur de notre Seigneur, le Chef de l'église de Marieville!

*Raymond Mc Lean, pasteur,
au nom du comité organisateur*



Le dimanche

Le dimanche, les participants sont accueillis par le pasteur et son épouse en costume d'époque comme l'aurait été Louis Roussy au temps de l'inauguration du temple. Le culte se déroule en alternant les pensées religieuses, le souvenir du passé, l'utilisation de cantiques anciens volontairement choisis à cette fin et chantés soit par la chorale, soit par l'assemblée. Il y a là une volonté évidente de retrouver la ferveur de ces temps anciens dans une église comble qui loue le Seigneur pour ses bienfaits. Et



L'église en 1953 sans trottoir en façade et avec son abri à chevaux

les nombreux membres en costumes d'époque nous aident à nous replonger dans ce passé lointain des origines dont la communauté a gardé au long de son histoire le zèle évangéliste.

La même équipe qui a vu aux repas dans les jours précédents a préparé celui-ci avec soin, le tout étant parfaitement organisé. Un immense gâteau qui reprenait l'image de la célébration des 160 ans fut partagé entre les convives et il en resta bien assez pour les absents! J'ai profité de ce moment pour vendre l'*Historique* de l'église qui était prêt pour cette journée et qui fut accueilli avec enthousiasme. Il offre non seulement un survol des 160 ans de la communauté, mais il présente aussi la biographie des 25 pasteurs qui l'ont marquée. Ce cahier est toujours en vente, il suffit de le demander. Avec Luc Mercier, nous avons pu nous promener dans le cimetière en compagnie de Madame Laurette Brouillet, maintenant très âgée, qui a évoqué bien des souvenirs. Tous les membres costumés



se réunirent à l'avant de l'église pour une photo souvenir très intéressante. Ces célébrations sont un rappel de l'utilité de recueillir pour les générations futures le témoignage des aînés de nos communautés.

Monsieur Roland Grimard, président de l'Union baptiste n'a pu être présent pour des raisons de mortalité familiale mais, après l'allocution de M. Alain Ménard, M. Martin Boulianne a présenté au maire de la ville une Bible qui fut reçue avec joie, en contraste avec ce qui se passait au 19^e siècle où le Livre saint était interdit de lecture aux catholiques.

À 14 heures, Anaïs St-Gelais a offert d'une très belle voix une prestation émouvante, accompagnée au piano par Claudette Pellerin. Puis ce fut au tour de notre président de rappeler

l'intérêt d'écrire l'histoire d'une église comme celle de Marieville. Notre secrétaire présenta ensuite le travail de notre Société et les objectifs qu'elle poursuit.

Finalement nous avons pu visionner un diaporama de diverses facettes de la vie de la communauté depuis ses débuts et de nombreuses figures de pasteurs qui l'ont marquée. Ce CD est d'ailleurs en vente pour ceux qui désirent se le procurer. La journée se termina par des remerciements à tous ceux qui ont rendu ces commémorations possibles. Finalement, l'ancien pasteur, Rémi Gagnon, venu de loin, termina le tout par une prière de bénédiction.



Madame Brouillette en compagnie de Luc Mercier

Pour avoir assisté aussi au 150^e anniversaire, j'ai l'impression que ce 160^e a revêtu une solennité plus grande encore. On ne peut dire que bravo à la communauté!

Jean-Louis Lalonde



Nouvelles de la Société

Renouvellement de notre site Web

Nous avons décidé de réorganiser notre site Web autour de trois objets seulement qui sont ceux que nous poursuivons : Histoire, Patrimoine, Généalogie, en plus de notre Société.

Tous les onglets et les contenus enrichis devraient s'y retrouver. La page d'accueil mettra en évidence soit les activités en cours, soit attirera l'attention sur des points d'intérêt particulier ou des publications récentes. Ce sera pour très bientôt grâce au travail de Robert Castonguay qui a pu s'y consacrer après une longue période de maladie.

Nous avons pu obtenir que le site sur le patrimoine des franco-protestants préparé en 2006 grâce aux bons soins de Marie-Claude Rocher, lequel avait été retiré du site de l'Institut du patrimoine culturel de l'Université Laval, nous soit attribué puisqu'il n'était plus accessible. C'est maintenant chose faite et nous rendrons de nouveau disponibles des documents rares sur l'histoire et le patrimoine qui se trouvaient aux Archives baptistes de l'Université McMaster d'Hamilton. Un merci tout spécial à Marie-Claude Rocher pour cette contribution.

Nous attirons l'attention sur de nouvelles biographies qui s'y trouvent maintenant, certaines assez longues et détaillées. Les biographies des pasteurs anglicans Daniel Gavin, Josias O Babin, Henri Benoit, Dolard Larivière, Victor Rahard, permettent ainsi de retracer tout un pan missionnaire de cette Église. On lira avec profit celles des pasteurs méthodistes des tout débuts comme Jean de Putron, puis celles des pasteurs Édouard de Gruchy, J.-H. Beaudry, le fondateur de l'Institut méthodiste français, Wesley Halpenny, Thomas Charbonnel, Léopold Massicotte et une longue biographie du pasteur marquant Paul Villard, directeur de l'Institut méthodiste, professeur à l'Université McGill puis à l'Université Sir George Williams, ancêtre de l'Université Concordia, qui comporte des péripéties inattendues dont par exemple celle d'un manuscrit inédit dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

Nous avons pu retracer la carrière étonnante et très peu connue de Samuel Dantan, premier missionnaire suisse auprès des Sioux, de même que celle de Daniel Gavin qui terminera la sienne à Sabrevois. La préparation de l'historique de Marieville nous a aussi permis de mettre au point la biographie de vingt-cinq pasteurs dont une vingtaine se retrouveront sur notre site. Le colporteur Louis Baudin méritait qu'on s'attarde à sa vie, de même que des pasteurs importants comme Toussaint Riendeau, Manassé Parent, Godfroi-Narcisse et Arthur-Émile Massé, et de nombreux autres.

La biographie de pasteurs des débuts comme Jean-Baptiste L'Hôte, Jean-Baptiste Muraire, Jaques-Frédéric Doudiet et même Narcisse Cyr n'avait malencontreusement pas été mise en

ligne. On découvrira la carrière inhabituelle de Philippe Wolff, précurseur de la formation théologique au temps de la French Canadian Missionary Society. Finalement, au moins deux laïcs s'y ajoutent, Orphir Bruneau, premier vétérinaire canadien-français et Charles A. Duclos, avocat, juge et maire de Westmount. Nous avons voulu aller au-delà de la simple anecdote dans ces deux derniers cas. Il vaut vraiment la peine de lire certaines de ces biographies inédites pour mieux cerner les personnages qui ont marqué l'histoire du franco-protestantisme depuis le milieu du 19^e siècle.

Célébration de Madame Feller

On peut se réjouir que Madame Chantal Bilodeau-Legendre ait écrit et présenté une pièce à un personnage (Henriette Feller, passion et audace au service de Dieu) d'une durée de plus d'une heure évoquant la carrière de la fondatrice du protestantisme franco-québécois. L'initiative est heureuse et sera également offerte à Québec lors d'une journée franco-protestante le 6 avril prochain qui comprendra aussi trois conférences. Nous en reparlerons plus tard. À l'occasion de cette pièce, les éditions Impact de Trois-Rivières ont accepté de réimprimer une centaine d'exemplaires de cet écrit incontournable que sont *Les mémoires de Madame Feller*. Il sera donc facile de vous le procurer chez votre libraire préféré. Pour ceux qui préfèrent la version électronique, sachez qu'on la trouve sur le nouveau site que vient de mettre en ligne M. Gilles Despins, professeur d'histoire à Lennoxville, Mme Henriette Feller - pionnière de l'oeuvre évangélique au Québec. <http://www.henriettefeller.com> Le site comporte aussi de nombreuses photos et des vidéos. Il ira s'enrichissant et vaut donc la peine qu'on y passe pour le consulter.

Ouvrage sur Joseph Vessot récompensé

La Société généalogique canadienne-française a accordé le prix Percy-W.-Foy à Jean-Louis Lalonde et Pierre Grosjean, auteurs de la biographie consacrée à *Joseph Vessot, colporteur de bibles et pasteur presbytérien au Québec, 1810-1898. Biographie, journaux missionnaires et généalogie*.

« Meilleur ouvrage de recherche ou d'intérêt généalogique »

[...] L'ampleur des sources consultées, les index élaborés par thèmes, par noms, les nombreuses et nouvelles connaissances sur Joseph Vessot que les auteurs situent dans son contexte historique donnent à cette biographie une valeur exceptionnelle. » (d'après la notice sur les « Lauréats du concours Percy-W.-Foy 2011 », *Mémoires...*, été 2012, p. 105.

Cette version complète qui comprend de nombreuses annexes généalogiques (qui n'apparaissent pas dans la version plus courte en format livre) avait été tirée en 40 exemplaires distribués à différentes bibliothèques universitaires ou de généalogie. Elle était épuisée depuis un an, mais l'auteur a jugé bon d'en faire un second tirage de 10 exemplaires. Avis aux intéressés.

JLL

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Lougheed : (514) 482-0086

Responsables du Bulletin

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608